ROCK & FOLK

MAI 2003 N°429 / 4,5 €/ MENSUEL DOM 4,9 € / BEL 4,95 € / CH 9,2FS / LUX 4,95 €
PORTUGAL CONT. 5,5 € CAN 6,95$CAN
L 19766 - 429 - F: 4,50 €

Blur
The Warlocks
Blankass
Wampas
A.S Dragon
Martin Gore

→ BONUS : 36 FAMILLES DU ROCK
DES STOOGES AUX OSBOURNES...

MC5 EXCLUSIF
REFORMATION À LONDRES

LES NOUVEAUX RÉACTIONNAIRES ?

THE WHITE STRIPES

PAR PATRICK EUDELINE

Nos Disques à Nous : Les Lecteurs !

NEVER MIND
THE BOLLOCKS
HERE'S THE
SEX PISTOLS
ROLLING STONES
FORTY LICKS
ESLEY
THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE
ARE YOU EXPERIENCED
NIRVANA
NEVERMIND
AC/DC
BACK IN BLACK
PRINCE AND THE REVOLUTION / PARADE
MUSIC FROM THE MOTION PICTURE UNDER THE CHERRY MOON

LES LECTEURS

Nos lecteurs sont remarquables. Toutes générations confondues, (grands) anciens et (petits) nouveaux ont répondu en masse à notre requête. Et nous indiquent ci-après les disques de leur vie, dans un style presque aussi fleuri que le nôtre.

Au milieu des années 1980, mes années collège donc, "Bad" de Michael Jackson est violemment arrivé avec un son carré et des images léchées. Quel album symbolise-t-il mieux cette époque où tous les mots commençant par *f*, fringues, frime, fric, fluo, se conjuguaient à l'unisson du mauvais goût et de l'obscénité ? Aussi, en faisant miroiter dans son disque tous les maux de son époque, Michael réussit un véritable tour de force sonore. Et si je m'en suis remis — ne vous inquiétez pas, j'écoute régulièrement du rock, du vrai — on ne peut pas en dire autant du principal intéressé (*cf* dernière interview télévisée). Aujourd'hui, on a l'impression que les majors ont régressé en terme de stratégie marketing, ou peut-être se concentrent-elles désormais sur les moins de 13 ans, cible forcément moins exigeante ? A l'époque de "Bad", sortir un album, c'était pour en foutre plein la vue à tout le monde. Aujourd'hui, les stars elles-mêmes n'y croient plus vraiment.

ARNAUD MORVILLERS – 92300 LEVALLOIS-PERRET

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

Courant 1996, un jeune con gavé à East 17 tombe sur cet objet dans un rayon de supermarché. Et là, c'est la révélation : de l'ultra-tube "Stayin' Alive", sérieusement funky et très supérieur à sa réputation, au sommet absolu "You Should Be Dancing" et ses trompettes endiablées en passant par "La Nuit Sur Le Mont Chauve" (si !) ou l'irrésistible "Open Sesame" de Kool et son (fabuleux) Gang, la transe est absolue, ne s'achevant qu'à son paroxysme incandescent, "Disco Inferno" de dix minutes et cinquante secondes (vous avez bien lu) à faire fondre un bonhomme de neige. Faites un test : personne, pas même Thom Yorke ni Pierre Boulez, ne peut rester de marbre face aux monstrueuses notes d'introduction de "Jive Talkin' ".

YANN KRAFT (E-MAIL)

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

Et puis finalement, dans le dernier numéro, je vois le nouvel album d'April March. Cinq étoiles ! *Putain, ils y vont fort*, que je me dis. Aussitôt, je monte sur mon cheval et je vais faire l'emplette de ce disque, avec l'espoir de ne pas être déçu. Première écoute. Bof, c'est plutôt moyen. Trois étoiles que j'aurais mis, moi. Le lendemain, deuxième écoute. Tiens, le disque paraît meilleur. Avec deux ou trois morceaux qui se détachent ("Que Le Soleil Soit Maudit", "Zero, Zero", "Necropolis", "The Life Of The Part"). Depuis, chaque fois que j'écoute ce disque, je le trouve meilleur. J'y rajoute constamment des bouts d'étoile (4,8 pour l'instant).

FREDO – 42000 SAINT-ETIENNE

Année 1992. 17 ans. Marre de tout. Ma famille, la société, le rock. Surtout le rock. Et puis, un jour, en fouillant dans les CD d'un pote, j'en trouve un. "Dirt" d'Alice In Chains. J'écoute et, tout de suite, j'aime. J'écoute, jour, nuit, encore et encore. La batterie qui roule, la basse bien maîtrisée, ces putain de solos de guitare, tantôt souples, tantôt coupants comme des rasoirs. Et cette voix ! Au premier mot, je frissonne. Cette voix qui crie, susurre, se déchaîne. Ce "Sickman", littéralement vomi, comme si Staley voulait faire jaillir son mal de vivre du plus profond de lui-même. Cette chanson, c'est ma préférée de ce disque d'une noirceur absolue. Layne, *rest in peace*.

JOELLE LEBOURG – 94700 MAISONS-ALFORT

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

En ce temps-là, il n'y avait pas beaucoup d'argent à la maison. Mon père était pauvre mais il se débrouillait toujours pour que nous ayons une éducation morale et stricte. Tous les ans, nous avions droit à une tranche de vinyle en bas du sapin. Hélas, cela faisait plusieurs années que ça se présentait plutôt mal, et même qu'on n'y croyait plus du tout (nous étions dans les années 1970). Et puis soudain, tout bascula. Noël 1976 ! Et mon père arriva avec le disque : "Ramones" (retenez bien ce nom !). Le rock est un filtre puissant. La plus grosse part des futilités est arrêtée progressivement par lui (Albert Einstein). Voilà ce que mon père essayait de nous enseigner depuis des années sans jamais nous en donner véritablement la preuve, et cette preuve était là devant nous, bordel ! Noël 1976, la lumière ! Tout devenait évident...

YGOR STEPHAN – 56000 VANNES

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

Mon Disque à moi est un disque d'Elton John. Ç'aurait pu être n'importe quoi d'autre, un Dylan, un Springsteen, mais bon, voilà... "Madman Across The Water". Parce que, malgré les extravagances de son auteur (lunettes, perruques...), "Madman..." est un grand disque. En tout cas, un disque qui m'a marqué. Rarement cité par les aficionados, l'album ne contient pourtant que des perles : de la chanson-titre — une version avec Mick Ronson existe — à l'ultime ballade, le touchant "Goodbye", en passant par "Holiday Inn" et sa superbe partie de mandoline. Un seul tube : "Tiny Dancer", qu'on entend dans "Presque Célèbre". Mélodies superbes, arrangements somptueux... Qu'est-ce que j'ai pu l'écouter, cet album ! En 1995, pendant mon service militaire à l'autre bout de la France, mes biens les plus précieux étaient mon Rock&Folk, mon walkman et ma cassette de "Madman...".

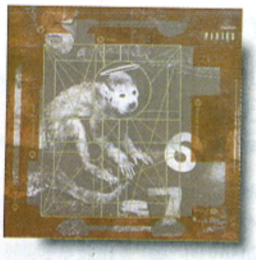
CHRISTOPHE ALLEMANN – 13011 MARSEILLE

(Illustrations Hyperfamous : Caroline Lauzain & Frederick Deming)

Il y a plus de sept ans je découvrais les groupes tels que Black Flag, Minor Threat, Fugazi et Dead Kennedys. Et un jour, chez un disquaire spécialisé de Caen, on m'a recommandé l'album de Condense, "Genuflex". J'étais au Mans à l'époque. J'achète le CD là-bas donc, chez Short Story si je me souviens bien, et là, une fois arrivé dans ma piaule, première impression dès le troisième morceau, "Controlled Bleeding" : le malaise. Ça et cette guitare qui te taillade la chair. De plus, ce qui est plaisant, ce sont les textes traduits en français, je trouve ça honnête. Mais le malaise, c'est cette libération vociférée exprimée dans cette musique frôlant une sorte de nausée secouée par des rythmes convulsifs ! J'y ressens un refus violent face à cette chari'a que nous impose une société qui se veut sans faille. C'est devenu plus évident au bout de plusieurs écoutes, gênant, malsain, tout ce dont j'ai besoin quand j'exprime de la colère. Un bon disque thérapeutique auquel je me suis totalement identifié...

PASCAL MARCILLY – 52100 SAINT-DIZIER

★★



Prémonition ou pas, je sens que cet album, "Doolittle", me parle déjà, rien que par son visuel. Je vais donc illico à la caisse, cassette en main, fier et confiant. Je saute dans le tram et trépigne d'impatience jusqu'à ce que j'arrive chez moi. Je suis dans ma chambre, prêt à en découdre. Insertion de la cassette dans la (modeste) chaîne Akaï. Play...! Et là... Première écoute, grand moment. C'est la grande claque. Tout de suite, chose rare, l'accroche se fait. "Debaser", "Tame", "Wave Of Mutilation"... enflamment mon esprit et je découvre avec bonheur une musique hors du commun. Dès ce jour, je sais au fond de moi-même que Black Francis sera à jamais mon héros. Même aujourd'hui, je n'ai jamais entendu une musique aussi fraîche et personnelle, tantôt pop, tantôt lave en fusion. Les parties de guitare que tricotaient Joey Santiago étaient proprement hallucinantes, totalement jouissives. Ils avaient leur son, immédiatement reconnaissable ; la marque des grands. Des morceaux très courts, tourbillonnants, des rythmiques et des mélodies à vous faire décoller de votre siège pour un voyage intersidéral, dans la galaxie de ces lutins noirs.

LUDOVIC SOULARD – 27210 BEUZEVILLE

★★

C'est Bowie. Aujourd'hui, "Heathen" a ranimé la veilleuse pour une flambée d'enfer. Avec sa féroce douceur, force des sereines incertitudes, le roi du contre-pied provocant nous tend un somptueux cadeau : l'antidote à la mélancolie, la peur, l'indifférence, le découragement, le non-espoir, l'ignaritude : une célébration à la vie ! Exactement ce dont j'avais besoin, ici et maintenant. Pas vous ? "Heathen" est différent comme son créateur. Profond, bouleversant, léger, cérébral, sensuel, excitant, poétique, dernier — en date — somme de tous les précédents, il est, en plus, la pire des extravagances, retour à la simplicité, un son sur mesure. Mon cœur s'emballe. Ça me fait toujours le même effet.

DOMINIQUE BARASEUT – 34250 PALAVAS-LES-FLOTS

★★

En 1982, je flaire chez mon disquaire et découvre un vinyle dont la photo de pochette est incroyable. J'avais déjà entendu parler de ce groupe : Gun Club. Cet album s'intitule "Miami". Pour représenter ce titre, cette ville, deux palmiers malades et trois gaillards guère mieux. Le contraire du rêve Miami. Teintes vertes, jaunes. Maladives aussi, bilieuses, démoniaques. Les couleurs d'un exorcisme. J'achète, plus que curieux. Une fois le skeud sur la platine, c'est le choc. La musique correspond à la pochette. Une voix incantatoire surgit et déclame, exorcisant les vieux mythes de la musique américaine : blues, country et hillbilly sudiste. Prêcheur hystérique et habité, Jeffrey Lee Pierce et ses sorciers me jettent à la figure l'envers du décor des fausses réalités. Comme Lynch au cinéma ("Blue Velvet", "Mulholland Drive"). Je découvre fasciné la photo en négatif de la musique de Creedence Clearwater Revival. Obsédante, envoûtante. Une expérience unique qui me hante toujours, vingt ans après. La musique du diable, c'est le blues de Gun Club, et Jeffrey son maître de cérémonie vaudou.

DOMINIQUE DESSEAUX (e-mail)

Adolescent, à Montréal, un ami dont je respecte les goûts musicaux me dit qu'il ne se lasse jamais de la musique de Lou Reed. Je suis sceptique : j'ai bien "Transformer", mais je considère cela comme une gentille diversion. Puis, un soir, dans une cave, le groupe du grand frère d'un de mes amis qui répétait, balance "Vicious". La version live, avec l'intro de guitare fluide et meurtrière suivie des accords fuzzés. Là, je chancelle. Je m'achète "Rock And Roll Animal" : la baffe. Encore une intro instrumentale électrisante, pleine de solos de guitare félins et réjouissants, puis commencent les accords plaqués de "Sweet Jane". Terrassant. La foule applaudit, on imagine Lou Reed entrant sur scène. Hiératique et déjanté, il commence à chanter : chair de poule. Ce disque, à 43 ans et trois enfants, j'en conserve la pochette, agrandie et encadrée, sur le mur du salon. Cette photo trouble et inquiétante, ce nom d'album, ce line-up, véritable commando de mercenaires du rock (Prakash John, Steve Hunter) : il n'y a pas de doute, pendant un instant, Lou Reed a bien été le prince noir du rock, et ce disque son essence même.

EDOUARD SALATHÉ (e-mail)

★★

Mon disque à moi est difficile à choisir, il est évident qu'il a été produit par Noir Désir, mais choisir un album sur tous les leurs fut très dur. Finalement, "Du Ciment Sous Les Plaines" ressort vainqueur. C'est l'album du groupe qui a le moins bien marché et pourtant, il contient beaucoup de tubes : "En Route Pour La Joie", "Charlie", "The Holy Economic War" et puis sa plus belle chanson, "Si Rien N'Bouge". Noir Désir a un univers bien à lui et, avec cet album, il le montre totalement. Que ce soit les textes de Cantat ou la musique qui va du sombre au très énervé... J'ai acheté cet album en cassette lors de sa sortie parce que je n'avais pas de lecteur numérique puis je l'ai racheté il y a quelques années en CD. C'est l'album que j'ai écouté le plus à ce jour. J'attends encore un disque qui me fera la même sensation.

MOI (e-mail)

★★

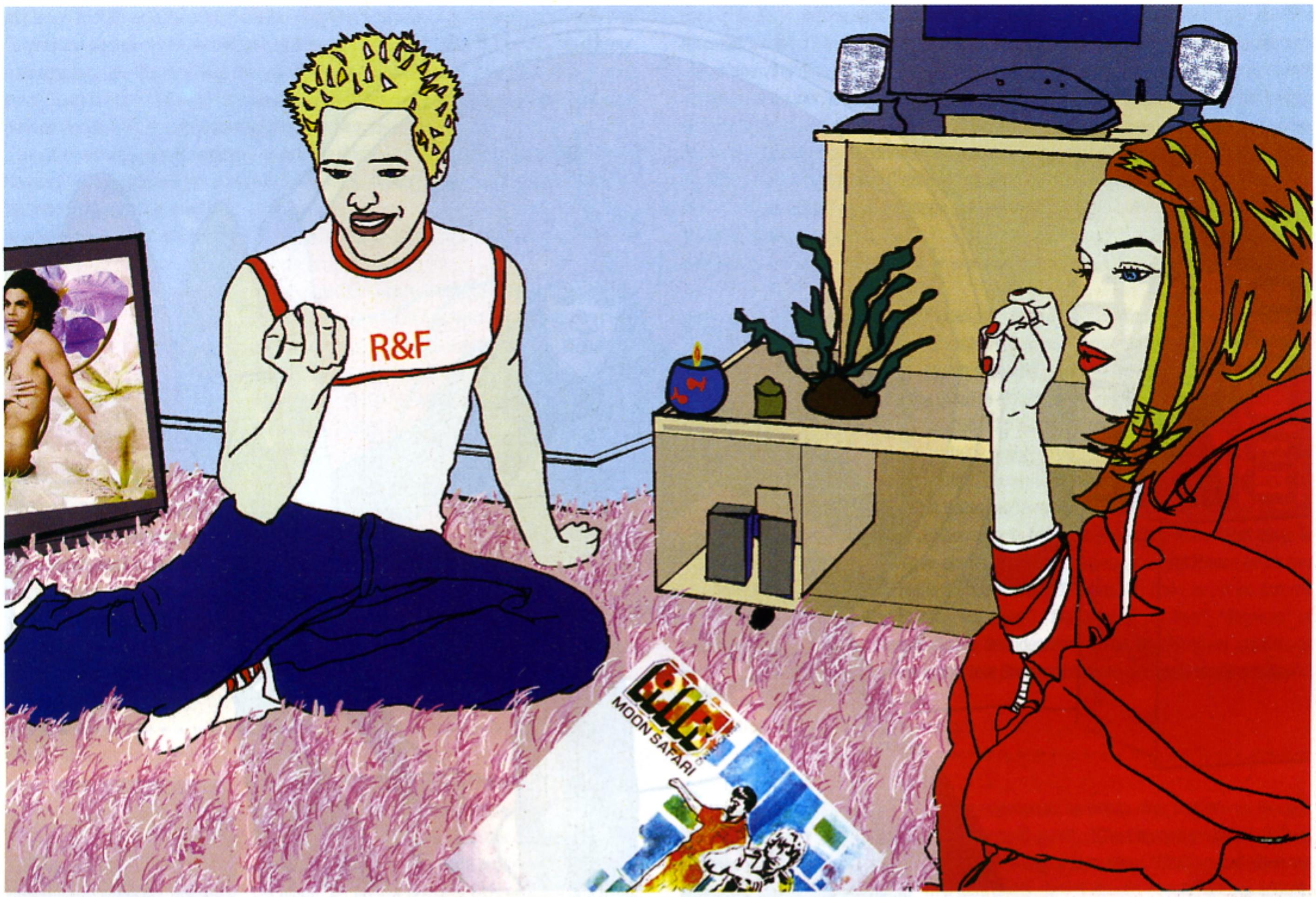
"Maman ? En faisant les courses, tu pourras m'acheter un disque ? 'Moon Safari' de Air. Oui, Air, comme l'air qu'on respire." Je ressens, j'absorbe, j'écoute. Il existe des gens qui, comme moi, vivent dans leur tête, sont dans la lune et toujours en retard car, pour eux, le temps n'est pas important. Quel bonheur, au lycée, de voir sur les visages un gros point d'interrogation : *"Qu'est-ce que t'écoutes sur ton walkman ? — Air. Tu connais pas ? Tant pis pour toi, de toute façon, y'a que moi qui peux comprendre."* Avant, pour faire comme tout le monde, j'aimais Nirvana et Coolio. Aujourd'hui, j'ai 22 ans. Mon disque à moi, c'est "Moon Safari".

ADELINE LECATRE – 63000 CLERMONT-FERRAND

★★

Avril 1994, j'ai 9 ans et je n'ai pas conscience que deux choses très importantes se sont produites. Kurt est mort et Hole vient de sortir le dernier album grunge. Quelques années passent, j'ai 13 ans et je commence à écouter (et à lire Rock&Folk). Courtney apparaît comme l'ennemie, celle qui a trahit, celle qui l'a tué. Néanmoins l'année d'après, j'achète "Celebrity Skin". Bon album mais trop propre, je recherche plus que ça de la part d'un groupe de filles. J'ai 17 ans, je lis mon Rock&Folk mensuel : dossier metal par Laurence Romance. Je l'aime bien, elle, alors je lis attentivement. Dans les albums metal, je vois "Live Through This". D'accord, je vais l'acheter et là, je prends ma claque : sublime ! Ce que je cherchais, le grunge incarné : sale, simple, puissant, rageur, passionné, juste, élégant, fin. Et puis des passages fragiles, fragiles comme le cœur de Courtney. Rock fort par le sexe faible, ça me plaît : je suis un sexe faible. La colère de Courtney contre ses géniteurs irresponsables, anciens hippies revenus des montées d'acide avec un enfant sur les bras (comme tous les parents de cette génération), contre les hommes, ceux qui l'ont trahie, contre ceux qui l'empêchent d'aimer son mari et sa fille, contre la condition de la femme (le viol...). Eric qui couve Courtney, la protège avec son jeu de fille. Patty, la plus grande batteuse du rock. Kristen, la liaison parfaite entre mélodie et rythme (paix à son âme)... Les mots me manquent pour exprimer tout ce que ce disque représente pour moi.

CLAUDINE LABORDE (e-mail)



Mon Disque à moi ? Eh bien, il date de 1979. Découvert dans la rubrique Disques de votre magazine ! Le texte était si enthousiaste que j'ai acheté. Ce disque, c'est "Lost In Austin" de Marc Benno. L'artiste m'était complètement inconnu. Son disque groove du début à la fin et il n'y a rien à jeter ! Bon, aux guitares il y a deux fines gâchettes anglaises : Eric Clapton et Albert Lee. Et la section rythmique n'est pas mal non plus : Jim Keltner et Carl Raddle. Tout ça produit par Glyn Johns. C'est un disque qu'aucun de mes copains n'avait, un truc un peu perso. Il y a des jours où on est devant son imposante discothèque et on se demande quoi mettre... Eh bien on se met "Lost In Austin". Et ça fait 24 ans que ça dure ! On peut l'écouter à n'importe quelle heure de la journée. Un disque que Clapton aurait voulu faire plus souvent. Merci, Marc Benno, pour cette pure merveille d'album que j'écouterai encore dans vingt ans, et aussi merci au chroniqueur qui me l'a fait connaître.

JESS (e-mail)

★★

Donc, le fameux disque de l'île déserte. Celui qui réussit à traverser le temps et les tempêtes de notre vie sans encombre. Alors moi, je dis Jeff Buckley et "Grace". Putain, ce disque, partout il m'a suivi et partout il me suivra. Je veux dire, que je sois seul à déprimer, au pieu à baiser, ou dans un café à picoler de 15 heures jusqu'à 6 heures du mat', cet album est là, présent. Joie, bonheur, peine ou douleur, "Grace" m'est un grand cri à la vie sous toutes ses formes et couleurs. *"Eternal life is now on my trail"*. Oui, comme s'il reprenait Kerouac : on est vivant. On est au monde. Et bonus, il le dit avec sa voix à lui. Et cette voix ! Quand elle monte... Ou qu'elle murmure... Là, alors que j'écris, le disque tourne... encore et encore. Que dire de plus sinon que, putain, c'est de la bonne ! Je chopai enfin la maturité nécessaire pour me fondre dans cette musique quand ce con vint à mourir. Noyé dans un bras de rivière qui rejoint le Mississippi. Voilà. Authentique. Bon, que demande le peuple ? *Grace*. Hallelujah.

DIDIER ZACHARIE – BELGIQUE

"The Southern Harmony And Musical Companion" est l'album que j'ai toujours voulu garder sur moi, comme un talisman : copie cassette, deux fois enregistré, tant la première bande s'était usée dans mon walkman, puis achat en CD lors de l'acquisition du coffret "Sho' Nuff". Le disque ? Une sarabande infernale qui voit le meilleur de la musique américaine et anglaise se culbuter allègrement sans aucune retenue. "Sting Me", le premier titre est probablement l'archétype du morceau rock'n'roll : riff tranchant, orgue étincelant, chœurs gospel en transe, solo ébouriffant. Tout le disque est le produit d'une alchimie que les Crowes eux-mêmes ne retrouveront pas. Le son y est pour beaucoup : organique, brûlant, sans aucun des clichés de l'époque (qui a dit Guns N'Roses ?) : live en studio, le tout emballé en une semaine, cela laisse rêveur... Plus de dix ans plus tard, c'est toujours vers cet album que je me précipite, tel un *Pavlov Dog*, lors de mes grandes joies ou de mes grandes tristesses, et lorsque j'ai foulé pour la première le sol américain, c'était sur "Hotel Illness". Cliché ? J'espère bien.

ALBAN JAMIN – 69008 LYON

★★

Le disque, pour moi, c'est "Grease" des Flamin' Groovies. Qu'est-ce que j'ai pu casser les pieds à mon entourage avec ce groupe... J'achetais tout ce qui le concernait et j'étais toujours à la recherche de nouveaux disques. J'avais le T-shirt avec les petites flammes qui dansent (la pochette de "Supersnazz") et la carte du fan-club que j'avais reçue avec le EP. C'était en octobre 1973, j'en avais appris la sortie dans la rubrique Bruits De L'Ombre. On y découvrait toujours des trésors plus ou moins obscurs, en tous cas pas à la mode du moment. Quand j'ai écouté le disque, j'ai pris une grande claque. Jamais je n'avais entendu un tel son — le groupe jouait dans ma chambre ! — ni personne jouer de la guitare comme cela : le médiator qui titille les cordes, qui les agace, qui les fait hurler... de plaisir ! Ce jour-là, j'ai su que rien ne serait plus jamais comme avant, j'avais trouvé la vérité. Cela fera trente ans cette année, mais l'écouter aujourd'hui est toujours aussi fort...

DOMINIQUE MOREAU – 44000 NANTES

D'abord il y eut cette nana qui voulait à tout prix qu'on lui achète une Mercedes-Benz ! Janis qui ? Mon pote Zahir n'en revenait pas : *"Quoi, tu ne connais pas Janis Joplin ?!"* Juillet 1971. Vacances en Allemagne. L'été de mes 14 ans. Ce jour-là, "Pearl" m'a montré la route à suivre : celle qui mène en direction de la vie, de la vraie, la vie en rock bien sûr. *"Ne te compromets pas !"* disait Janis. Tout le reste n'est que bla-bla.

MURIEL MOURGUE – 54870 VILLERS-LA-CHEVRE

★★★

En 1980, dans la cour du collège, nous n'avions tous que ces quatre lettres scindées par un éclair aux lèvres : AC/DC. Bon Scott venait de mourir, mais on était peu à le savoir. Même si on flairait confusément que cet album noir qui suintait le deuil par tous ses sillons et qui semblait hurler la douleur d'une tournante hébétée dans chacun de ses accords n'était pas très clair. On jalousait celui qui irait à Brest avec ses parents voir les cinq australopithèques pour de la vraie. Moi, je n'avais pas le disque mais, un après-midi derrière la plage, quelque part entre les pins maritimes et le blockhaus du Grand Rocher, une musicassette orange vif m'a attiré le regard. J'ai rafistolé la bande éventrée, et je l'ai utilisée jusqu'à la lie. Depuis, tout a été dit sur "Back In Black" pour tenter d'approcher son mystère, (centre de gravité du rock, transposition rock de la grammaire de Port Royal...) mais rien ne m'a jamais expliqué ni son impact sur ma discothèque, ni pourquoi, lorsque j'entends ses riffs, j'ai encore de l'écume qui me monte dans les os.

PHILIPPE PIVOLOT (E-MAIL)

★★★

Flash-back : mon père jouant de la basse dans le salon de la maison, par-dessus deux 33 tours remplis de Beatles faisant du rock'n'roll... Un supermarché andorran où le même pater acquiert deux cassettes audio, "Revolver" et "Abbey Road". C'était parti : chaque fois qu'on montait en voiture, on avait le choix entre Glenn Miller, auquel je ne comprenais rien,

et "Abbey Road" — vite vu ! Et on en a fait, des longs trajets de vacances, à s'époumoner sur cette cassette. Ma sœur et moi ne comprenions rien aux paroles, alors on inventait. L'important, c'était de suivre la mélodie... Combien d'écoutes ? Difficile à dire. N'empêche que des années plus tard, ladite cassette s'est retrouvée sur ma chaîne, puis dans mon autoradio, jusqu'à ce que mon amie m'offre l'album en CD (ce qui a entraîné l'achat d'un lecteur CD pour voiture...). Pourquoi ce disque ? Parce que tous ces souvenirs. Parce que je réussis à siffler sans me planter les parties de lead guitar de "Come Together". Parce que j'ai enfin compris les paroles de "Something". Que j'arrive à me casser la voix aussi bien que Macca sur "Oh Darling". Parce que chanter les chœurs d' "Octopus Garden" en voiture avec vitres ouvertes et volume à fond, c'est une expérience magnifique. Que je ne sais toujours pas dire quand exactement "I Want You" va s'arrêter. Que le soleil se montre à chaque fois que j'écoute ce disque (ou presque). Parce que "Because". Parce que les parties de basse de "You Never Give Me Your Money". Parce que "Mr Mustard" décrit fabuleusement bien les Anglais. Que "Polythene Pam", c'est du punk, non ? Parce que "She Came In" a été très bien reprise par Joe Cocker. Que "Golden Slumbers" n'a jamais réussi à me faire brailler. Que Ringo est émouvant quand il doit porter tout le poids des Beatles. Parce que les solos de guitare de "The End", et parce que les chœurs sont superbes, et parce que c'est la fin, belle, sans en rajouter. Et parce que Macca n'a pu s'empêcher d'avoir le dernier mot.

ANTOINE COCHET (e-mail)

★★★

Fin 1995, je ne suis qu'un ado parmi les autres, perdu, paumé, incompris, amoureux. Musicalement je déprime depuis avril 1994 quand, un beau jour, le grand frère rapporte de Londres ce double album. Je tombe tout de suite sous le charme de la pochette, du livret, du design en général, sauf que je ne sais pas qui est Billy Corgan. Et là, je découvre tout, d'abord single après single, puis chanson après chanson : l'amour (qui est un suicide), la haine, la grandeur, la beauté, le rêve. Toutes ces images

romantico-metallo-lyriques proviennent tout droit des recoins les plus tordus de mon esprit, c'est l'expression de moi-même, la personnification de mes démons, mes fantasmes, ma douleur, mes songes... Les riffs sont mes cris, les roulements de batterie sont les battements de mon cœur. Toute la peine et, en même temps, toutes les joies de mon adolescence sont contenues dans ce disque, mon premier amour (malheureux bien sûr...), mes premières cuites et tout ce qui s'ensuit, ou encore, quand j'ai décoré le sapin de Noël en 1996. "Mellon Collie And The Infinite Sadness" me rappelle tout ça : le nom de la fille, le mal de tête du lendemain, l'odeur du sapin

THEPYFMACHINA (e-mail)

★★★

Dance". Pas dance non, heureusement, j'avais déjà une aversion polie pour les boum-boum crétino-technoïdes. Pas moderne non plus, 1978 c'est un an avant ma naissance. Et pourtant, quelle claque ! Une musique simple, parcourue d'improvisations paysages urbains qui s'envolent derrière les paupières closes. Quelque chose dont je ne me suis toujours pas remis. Pour et par la musique.

YOAN (e-mail)

****

Eté 1972. Qu'est-ce qu'on foutait dans un bingo de Llandudno, sordide station balnéaire du nord du Pays de Galles, après avoir traversé en stop moult patelins aux noms imprononçables (Llanfairpwllgwyngyllgogerychwynrndrobbwllantysiliogogoch, véridique, vous pouvez vérifier !). Faut dire que quelques mois plus tôt, wah.wahmusic me livrait l'objet : sur la pochette, recto comme verso, une photo du groupe en concert que quand on la regarde fixement, on a l'impression d'être au cinquième rang du Fillmore du pauvre, le Padget Rooms de Penarth. Bonne entame ! C'est après, que la magie opère : en ouvrant l'épaisse pochette, carte géante et poilante, la Man's map of Wales, que le Guide du Routard de l'époque n'aurait pu imaginer. Ensuite, le saphir sur la grosse galette noire et luisante, et c'est parti... Après ça, j'ai fourgué tous mes Grateful Dead, Airplane et autres finalement très chiants. Et puis, comme il n'y avait aucune note sur la pochette et le mystère entretenu, on a délicatement détaché la carte et chargé les sacs à dos. C'était, après tout, pas si loin de Brest, le pays du grand voyage cosmique. Trente ans après, un bon lavage-rinçage-essuyage de vinyle, un coup de biseau à la loupe sur le vieux saphir et de la colle pour la carte... Manquerait plus que le sac à dos, tiens !

LANGLAISP (e-mail)

****

Mon disque à moi, mon Graal, ma bouée de sauvetage est "Electro-Shock Blues" de Eels. Septembre 2001, un pote me dit d'acheter Rock&Folk, Bob Dylan trône en couverture. Dedans, la critique du nouveau Eels, "Souljacker", et une interview de E. Intrigué, j'achète le disque, découvre une musique plaisante et des paroles sincères et naïves, et décide de demander à Papa Noël tous les CD du groupe dont "Electro-Shock Blues". J'avais lu diverses critiques mettant en garde. *Attention, disque très noir à ne pas mettre entre toutes les mains.* Je lis quelques bios de E, la disparition de sa famille entre la sortie du premier et l'enregistrement de "ESB". Je me préparais à l'écoute de cette psychothérapie qui parle de mort non sans un certain humour. Ce disque prend la forme d'une rédemption, un début dur mais l'éclaircie arrive, l'album se termine par un hymne à la vie.

VINCENT HUYOT (e-mail)

****

Décembre 1983 : Mon pauvre tourne-disque est las de passer pour la 200e fois mon unique disque et refuse de fonctionner. Première sensation de manque. Et depuis, cette sensation revient régulièrement lorsque mes oreilles n'ont pas reçu leur dose de guitares électriques, leur dose de batteries, leur dose de rock, quoi... Je voudrais remercier le disquaire nantais qui, il y a presque 20 ans, a conseillé à ma mamie de m'offrir cet album de Téléphone, sous sa jolie pochette jaune. Et, aujourd'hui encore, il m'arrive de rêver d'aller là-bas... à New York avec Cendrillon... à cet autre monde où toutes les nuits je déconnerais... Ce disque est toujours mon seul 33 tours. Je ne l'écouterais sans doute plus jamais, mais c'est mon bien le plus précieux. Je veux bien donner tous mes CD, mais pas ce disque. Il est devenu comme une partie de moi.

MARTIAL (e-mail)

****

1997, j'ai 11 ans. Je rentre des cours, fatigué. Je ne sais pourquoi mais ce jour-là, j'ai eu envie d'écouter autre chose que d'habitude (imaginez ce qu'un garçon de onze ans peut écouter quand il n'a que la télévision pour seule influence). Je suis allé dans l'armoire à CD de mon père, j'ai

pris un disque au hasard. "Led Zeppelin II". Depuis ce jour, beaucoup de choses pour moi ont changé, et pas qu'en musique. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais besoin, inconsciemment, de pouvoir ressentir autre chose, de pouvoir vivre autrement, sans me conformer à tous mes petits camarades. Ce son lourd, cette basse, cette voix, cette guitare... Pour moi, à ce moment, tout était nouveau, et ça fout une sacrée claque, je peux vous le dire. Depuis, j'ai acheté beaucoup de disques, mais je n'ai jamais ressenti quelque chose de semblable. Une porte s'était ouverte. Elle ne se fermera pas avant longtemps...

ARNAUD TARSIGUEL (e-mail)

****

Après avoir passé des années à chercher la perle rare chez les bouquinistes de seconde zone, à engranger par brouettes pleines des CD, des vinyles, des cassettes et des DVD, quel est mon disque à moi ? Il est arrivé alors que ma collection de disques se bornait à un 45 tours des Stray Cats (que j'avais dû acheter pour la coupe de cheveux de Brian Setzer), d'un autre d'OMD (probablement pour la pub de la BNP) et d'une poignée de résidus (Titi et Grosminet en Amérique, Los Tres Mariachis gagné contre des points Total, "A Hard Day's Night" trouvé dans une poubelle). Mon disque à moi, c'est "Rock'n'Roll Over" de Kiss qu'un voisin m'avait offert pour mes 11 ans. Il m'avait demandé : *"Tu veux un disque ?"* J'avais dit : *"Ouais."* Il m'avait dit : *"Quoi ?"* J'avais dit : *"Du rock."* Le voilà qu'il débarque avec cette pochette hallucinante de couleurs, de dessins. Même si maintenant ils me font rire, il faut reconnaître qu'ils savaient y faire question image. On a mis le disque sur la platine et il est passé en boucle jusqu'au soir... et tous les autres jours.

NAVARRO (e-mail)

****

En 1980, ma grande sœur m'offre "London Calling" des Clash. Je n'écoutais, à l'époque, que la variétoche télévisuelle et j'attendais autre chose... Première écoute sur un walkman pourri... trop pourri pour m'éclairer. Trois jours plus tard, j'écoute la cassette sur ma chaîne et... la baffe ! Je n'oublierai jamais ce moment car ce disque m'a tout simplement fait découvrir le rock, qui reste ma musique préférée à ce jour. Depuis, j'ai bien sûr découvert bien d'autres groupes ou artistes, acheté quelques centaines de vinyles ou CD, mais je garde définitivement une tendresse particulière pour "London Calling" que je réécoute régulièrement.

GILLES (e-mail)

****

Il était une fois en Avignon en 1969, un marmot de 13 ans bien sage en classe. Son professeur de français ayant demandé, quelque temps avant les grandes vacances, que fut faite par les élèves l'illustration sonore des "Fleurs Du Mal" du grand Charles (pas celui de Colombey), les cours ont été transformés en mini-séances d'enregistrement grâce à la miraculeuse apparition d'un bon vieux magnétophone à bande et d'un électrophone portable, outils magiques pour le marmot. Ne possédant alors aucun disque et n'ayant quasiment jamais entendu de musique de nègre, celui-ci a été tout ébahi de voir les potes les plus âgés et beaucoup plus dessalés que lui venir en cours avec quelques-uns de leurs trésors. Un de ces disques lui a carrément mis les idées sens dessus dessous quand le marmot l'a écouté. Il s'agissait de "Living The Blues" de Canned Heat paru l'année précédente. Des variétés entendues à la radio et des airs d'opéra écoutés par le paternel sur l'électrophone familial, le môme est passé, sans transition aucune, au blues psychédélique le plus achevé et n'en est toujours pas redescendu 33 ans après. Posséder ce disque était devenu son Saint-Graal. Mais comment faire quand les parents ne lui donnaient aucun argent de poche ? C'est là que la providence s'en est mêlée. A la rentrée de septembre, le marmot a repris sur son vélo le chemin de l'école qui passait alors à travers champs et qui passe maintenant au milieu des HLM. Un beau matin d'automne, la fantaisie lui a pris de se lancer dans une séance de vélocross impromptue qui s'est terminée par un plongeon par-dessus le guidon et la tête dans les orties, le nez carrément sur un porte-monnaie égaré là par une bonne

âme. A l'intérieur quelques billets de dix francs, une véritable fortune pour le marmot. Toujours sous l'emprise du disque satanique qu'il avait écouté en juin, le marmot se précipita après la classe en ville sur sa bécane branlante, la face rougie par les orties, et pénétra tremblant dans le saint des saints : *la* boutique Pop disquaire, lieu de rencontre de tous les chevelus du coin, et acheta "Living The Blues" dans sa version française, en deux disques séparés, pour la coquette somme de 48,50 francs.

LE CONCOMBRE MASQUÉ (e-mail)

J'écoutai "Transformer" (trouvé dans un bac à soldes) pour la première fois dans la voiture de mon père du haut de mes 9 ans. Je discernais vaguement ce que ce son pouvait contenir de crade et de malsain. D'une certaine façon, ce disque m'a montré intuitivement qu'il existait autre chose que la pop naïve hippiesque, mes seules expériences musicales d'alors. J'ai vite égaré cette cassette, et oublié ces mélodies racoleuses comme des putes. Et puis des années plus tard, je me procure une réédition pour recevoir la gifle de ma vie. Ce que j'avais pressenti à neuf ans devenait évident : cet homme-là avait arpenté le bitume new-yorkais, ça sentait le caniveau et les bas-fonds de l'Amérique oubliée. Depuis, je voue un quasi-culte au vieux Lou. Aujourd'hui, ce disque a mal vieilli et je ne peux plus l'écouter. Trop strass, trop glam. Mais il aura eu le mérite de me donner le goût à tout ce qui pouvait être marginal, schizo, chaotique et contestataire. Il a transformé ma vie en rock.

PATRICK RABBAT (e-mail)

"Histoire De Melody Nelson", ou comment un disque peut tout dire en trente minutes. La déprime du quotidien, les accidents de la vie, l'amour passion, la mort irrémédiable, un synopsis de la vie. Souvent imité, pas encore égalé, c'est pour moi le disque qui fait qu'on est rock en 1971 comme en 2003, le CD idéal pour faire l'amour, la galette géniale pour la vie de tous les jours. Grâce à une Fnac qui soldait un Gainsbarre, j'ai redécouvert ce concept-album et il ne m'a plus quitté. Mieux encore, j'ai décidé de l'offrir à chacun de mes amis, pour de vrai. Parce que si ça me fait du bien, ça ne peut pas faire de mal à ceux que j'aime. Et dire que ce skeud fut un échec à sa sortie alors qu'il était trip-hop avant Bristol, chill-out avant Nightmare On Wax, french touch avant Air & Co. Je ne suis probablement plus assez impartial concernant Serge et son chef-d'œuvre mais, pour moi, il y a eu un avant-"Melody" et un après-"Melody".

WENCE (e-mail)

Julien, tu te souviens, un après-midi d'octobre, comme d'hab', tu écoutais ton discman au lycée. Moi, trop curieuse : *"T'écoutes quoi ? – 'Without You I'm Nothing', Placebo. Tiens, je te le prête."* Sympa, Julien. Quand je l'ai écouté la première fois, j'ai été troublée par cette voix mi-homme mi-femme, ce son unique que je ne connaissais pas, ces émotions dans mon lecteur CD : Du "Pure Morning" languissant au magique "Without You I'm Nothing", la rage de "Scared Of Girls"... Oui, j'ai gardé le disque un peu plus longtemps que prévu : trois mois au lieu d'une semaine. Tu me pardonnes ? Pendant tout ce temps, chaque chanson s'est gravée en moi : variation de la voix, riffs de guitare, rythmes de batterie, lignes de basse. Je n'ai jamais autant absorbé d'émotion, et je fais la recharge régulièrement sans raison. Envie de partager tout ça, alors depuis cette première écoute, je vais de temps en temps dans des petites salles parisiennes me mélanger à des milliers d'autres personnes qui ont ressenti ce même frisson en écoutant ce même disque. Merci Julien.

VITALIE (e-mail)

"Rock Bottom" de Robert Wyatt sur la platine. Dès les premières notes, translation cet après-midi d'été 1982. Allongés, mon meilleur ami, sa copine et moi. Souvenir parfait de ce moment de paix totale à écouter "Sea Song" et sa mélodie venue d'ailleurs. Vite en profiter, j'ai l'intuition que les heures et les années qui viendront après ces 39'34" seront trop souvent celles du renoncement. Alors, la basse de Hugh Hopper et la voix de Robert Wyatt vrillent notre âme, nous remplissent tous trois de bonheur. Disque chéri, avec sa pochette crayonnée qui incite à plonger sous la mer pour découvrir un monde caché. La froideur plexi du CD ne pourra jamais atteindre le pouvoir émotionnel de cette pochette jaunie, du craquant du papier protecteur du vinyle. Plus qu'un disque, une raison de vivre, et je sais que tous ceux qui l'ont entendu l'ont gardé près de leur cœur, y inscrivant leurs rêves. Et lorsque retentit le rire de Robert Wyatt à la dernière seconde du dernier titre, j'entends toujours, malgré le passage au numérique, le bras de la platine disque qui se lève et qui dit que le rêve n'est pas fini.

PHILIPPE FOSSET (e-mail)

Les Floyd, mes Stones. Quand j'étais petit, quand j'avais 4 ans, 5 ans, j'écoutais beaucoup les Stones, j'écoutais "Let It Bleed", et "Sticky Fingers", et "Exile On Main St". Agenouillé, tout petit, au pied du lit de mon grand frère, j'écoutais "Sympathy For The Devil" et reprenais, ravi, électrisé, en chœur : *"Hou houou... hou houou..."* Mon frère avait beaucoup de disques sur son lit, beaucoup plus de disques, d'ailleurs, que de pochettes. Ses disques craquaient. Ceux, rares, les quelques Stones, qu'il n'a pas rapidement, désespérément réduits en miettes, craquent toujours à l'occasion, mais ils ne craquent pas beaucoup plus qu'au temps où il les écoutait. Mon frère avait surtout des disques des Stones, parce qu'il avait voulu, au fond, n'aimer que les Stones, mais je découvris, un peu plus tard, quand je fouillai, adolescent, dans les ruines de son adolescence, qu'il avait aussi des albums de Dylan, et de Donovan, et de Caravan, et des Variations, et de quelques autres. J'écoutais tout. Mais le disque à lui que j'aimai, que je décidai, à 12 ans, 13 ans, d'aimer, de préférer, d'élire, ce fut "A Nice Pair", le double album qui rassemblait les deux premiers Pink Floyd, ceux avec Barrett, "The Piper At The Gates Of Dawn" et "A Saucerful Of Secrets". A 14 ans, 15 ans, je décidai que j'achèterais et que j'aimerais tous les disques de Pink Floyd et tous ceux de Syd Barrett. Que les Floyd seraient mes Stones. La dernière fois que j'ai écouté "Let It Bleed", ce dernier été, sur un CD qui ne craquait pas, c'était en pleurant. Cependant que le corps dépourvu de mon frère, loin de son lit et loin des Stones et loin de tout, était lentement, désespérément réduit en cendres. Je dois beaucoup plus à mon frère, beaucoup plus et beaucoup mieux, tellement plus et tellement mieux que de savoir qu'un album de rock peut émouvoir aux larmes. Mais je lui dois aussi ça.

THIERRY BALAROT (e-mail)

J'ai 17 ans, je n'ai pas connu Nirvana. Et pourtant, l'écoute de l'Unplugged prend tout son sens quand on sait qu'il s'est fait sauter le caisson peu après... Ses mélodies dénudées de tout, sauf de talent, jusqu'à cette reprise du classique de Leadbelly qui reste entêtante. J'ai écouté ce foutu disque par hasard la première fois. Tonnerre de Zeus ! C'est ma découverte du rock'n'roll. L'arbre qui m'a donné envie d'aller me balader dans la forêt, sentir les jeunes pousses et admirer les vieux chênes respectables. A l'écouter, il me vient deux envies : foutre ma chaîne hi-fi en l'air ou alors m'étendre par terre les yeux fermés dans ce silence post-écoute qui confine au religieux.

AMANDINE LECOLLINET – 95130 FRANCONVILLE

J'écoute, j'en prends un coup dans le cerveau, les percus, les rythmiques, les textes, j'en prends un max, je déchiffre et je me tais. Je le vois en concert à Bordeaux. Je me re-tais. Je laisse agir. Ça s'imprègne comme un baba au rhum. Je change à tout jamais. Je deviens moins immédiat, j'aborde enfin la musique comme un courant électrique vital nécessaire à mon parcours, une formation continuelle et sournoise de mon état d'esprit. Je ne goberai plus jamais n'importe quoi. Ne me laisserai plus jamais faire, ne singerai plus personne, ne ferai plus que ce que je suis (gna ! gna !). C'est promis, j'accepterai les différences et me définirai par rapport à cela. C'est compris, les autres ? Avis à tous ceux qui ne font aucune différence entre un bruit bien policé au plaisir immédiat, bien carré, bien propre et qui n'apportera rien, et les efforts sincères de ceux qui cherchent.

MARC MONTARIOL – 81600 RIVIERES

Springsteen avec "Born To Run" fut mon retour de bâton américain. A 12 ans, je tombe sur le clip live de la chanson : rock ultra classique, balancé avec énergie, sueur, enthousiasme et foi : waouh ! Je m'équipe peu après de l'album de 1975 sur un support déterminant : la copie sur cassette C 90. "Born To Run" n'est pas fait pour être écouté dans le salon. Pour moi c'était en allant au bahut, dans le bus, à pied, de jour ou de nuit... Les versions album sont uniques, c'est le Springsteen le plus *produit*. Il évoque cette ambiance romantique de l'Amérique urbaine des années 70 que j'idéalise depuis comme quand j'écoute "Young Americans" de Bowie. Le talent narratif du Boss dispose d'un somptueux écrin musical sur "Backstreets", "Meetings Across The River" et le morceau de bravoure "Jungleland". Quand je réécoute ma cassette, l'album concentre des souvenirs du passé, le présent devient plus intense et ça me donne une envie folle de me projeter dans le futur avec enthousiasme et un peu d'inconscience. C'est si bon de marcher dans la rue en se disant : *"cette ville est pleine de losers et je vais me tirer d'ici pour gagner."*

BENJAMIN – 18000 BOURGES

★★

Il y a trois ans. Je dévore à longueur de journée le Disco 2000 de Rock&Folk, en novice du rock'n'roll que je suis. J'aime les voix, j'ai toujours aimé les grandes voix et je cherche celles du rock, celles qui déchirent cœur et oreilles. Je connais vaguement celle de Rod par "Baby Jane", elle m'a toujours intrigué. Les Faces ? C'est quoi ? Eh bien, pourquoi pas... Emplette d' "A Nod...", le seul que j'ai pu trouver en magasin. Première écoute, blocage. Deuxième écoute, cerveau en feu, je frétille sur mon siège. Rod, c'est le pote qui débarque au café le soir et qui raconte ses frasques, son frère ou ses conquêtes, rigolard et assourdissant, postillonnant dans sa bière, prenant tout le monde à partie. Et puis "Track 9", "That's All You Need", point d'impact à 1'42 "The Smell Of The City", "Kid It's Trying To Kill Me !" "My Eyes're Getting Muddy", "Chris I'm Aging Fast" Ce cri, déchirant, insoutenable c'est le mien, ou celui que j'ai toujours voulu pousser. Ces mecs-là avaient tout bon, la musique et les mots, la vérité, en somme. Ma vérité. Merci.

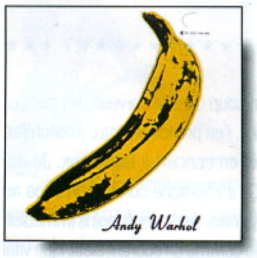
MANU (e-mail)

★★

Le truc qui a déterminé tout le reste, c'est "No Sleep 'Til Hammersmith" de Motörhead. L'époque d'une certaine raquette de tennis planquée sous un divan de velours vert à bords frangés. La première envie, tenace, d'en découdre avec la terre entière, seul dans mon salon. Les sens comme explosés par la nécessité d'assurer le set, de séduire ce public de brailleurs fantômes et de surveiller la porte d'entrée pour éviter les vannes de maman qui arrive toujours à l'improviste... Un jour le manche est devenu trop petit, j'ai oublié la raquette. Aujourd'hui pourtant, quand j'entends ce truc, je plaque encore les accords et je balaie dans le vide. La terre entière peut aller se faire foutre.

DENIS DARGENT – BELGIQUE

★★



On pourra dire que je ne prends pas trop de risques. Mais finalement, quand on me pose cette question fatale sur mes disques préférés, je ne peux m'empêcher de mettre ce disque à banane en tête. Tête de banane, va. Ça fait toujours bien de citer le Velvet Underground. Ses albums au son pourri juste écoutables par les amateurs de rock pur et dur, les rock-critics... Le groupe qu'on n'ose pas critiquer parce qu'on ne sait jamais, peut-être qu'on n'a rien compris à cette musique taxée d'intello rock. L'ombre de Warhol en fond n'arrange rien. Le parcours des protagonistes non plus : la folie de Cale, les disques cultes de Lou Reed, la mort de Nico la mystérieuse... Ça sent bon la légende. Mais ce putain d'album blanc avec sa banane jaune : *Peel slowly and see.* N'importe quoi. Pourtant, comme toutes les œuvres qui m'excitent vraiment les tympans dans la durée, les premières écoutes furent difficiles. Besoin d'un climat. D'une soirée orgiaque pour glisser "Venus In Furs" dans son contexte. Besoin d'être défoncé pour triper sur "Heroin" et "Waiting For The Man". Ce premier album est une bande originale de vie. Je mets vraiment "Sunday Morning" le dimanche matin. Ces chansons sont *different colours made of tears.* Et puis l'album dans sa totalité me fait peur. Comme tous mes préférés, je l'écoute peu. Trop de respect peut-être. Peur de se lasser ? Surtout trop de sentiments à explorer quand j'appuie sur la touche *play.* Trop de danger que je scotche, béat, jusqu'à "European Son". Les albums suivants aussi sont dans ma discothèque. Mais ce premier... Ce disque est devenu, mon disque de soirée. Que j'emporte forcément pour la fête. Peut-être pour ça que la banane reste mon fruit préféré. Allez savoir.

MORGAN LE BREVET (e-mail)

★★

J'avais 8 ans, c'était Noël, et mes parents, plutôt branchés musique classique, voulaient m'offrir un album susceptible de me plaire. Ils se sont renseignés chez le disquaire, qui a choisi ce classique... du rock. A vrai dire, je ne comprenais pas trop cette musique et tous ces bruitages (les tic-tac de "Time", la caisse enregistreuse de "Money", les pas d'un homme dans une gare, le rire satanique de Roger Waters) me faisaient plutôt peur ! Depuis, j'ai appris à apprécier cette œuvre d'art et, quand j'ai eu mon premier lecteur CD à l'âge de 18 ans c'est le premier disque que je me suis fait offrir (eh oui, encore un cadeau). Maintenant j'ai la version remasterisée, et cet album me rassure quand je me pose la question : que restera-t-il du rock ?

ERIC FILHOL (e-mail)

★★

Alors que la boursouflure hédoniste qui, suppurante depuis la fin des années 70, opposait clairement une (petite) horde de cocaïnomanes peroxydés masturbant leurs gammes pentatoniques à la con à la vaste multitude adolescente croupissant dans ses draps plein de foutre, Korn a débarqué, accomplissant, ou plutôt ré-accomplissant, encore une fois après 1977 et Nirvana, le miracle du rock'n'roll, à savoir : pulvériser la barrière entre eux et nous, entre ceux qui font et ceux qui écoutent, entre ceux qui trouvent les mots et ceux qui les cherchent. Fusionnant inconsciemment (et c'est là qu'est le génie) tout ce que la culture populaire avait mis sur pied pour, non pas faire la nique, mais bel et bien niquer purement et simplement les érigeurs de piédestal en tout genre, Jonathan Davis et sa clique ont mis le poing où ça faisait mal et ont tourné et retourné le couteau dans la plaie. Misère sexuelle, exclusion, pédophilie, désespoir sans appel, ils ont mis en mot et en musique cette espèce de mur invisible sur lequel tout le monde bute lorsque les vapeurs de l'enfance se dissipent et laissent entrevoir le merdier qui nous attend et qui commence déjà à nous pourrir l'existence : la réalité.

MATTHIEU BLIT – 44000 NANTES

★★

Jusqu'au dernier de mes jours, je me souviendrais de ce jour de juillet 1974 où j'ai entendu pour la première fois "Won't Get Fooled Again". Je venais d'être pénétré par l'esprit des grands méchants Who ! "Who's Next" est un grand album, certainement le meilleur des Who. Adolescent, je traversais ma campagne (je suis originaire du Nord) en sifflotant sans relâche "Baba O'Riley" avant de draguer ma première nana en jouant au Roger en lui chantant maladroitement "Behind Blue Eyes"... Putain, ça commence à faire loin, tout ça ! Aujourd'hui, nous sommes en 2003 et ce disque reste la grande référence pour moi. *Long live rock !*

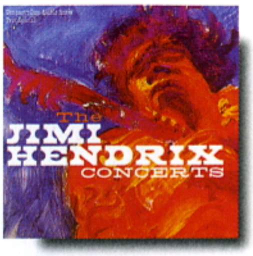
JEAN-PHILIPPE – 13011 MARSEILLE

★★

Mon premier disque à moi, je le reçois en héritage familial. Comme les neiges du Tibet que Tintin, mon meilleur ami, parcourt avec acharnement pour retrouver son Tchang, mon premier disque à moi est tout blanc. Aussi blanc à l'extérieur, que riche en teintes musicales à l'intérieur. Mon nuancier musical, la pierre angulaire de mon initiation à cette musique que je continue d'explorer sous ses aspects les plus protéiformes. Dans mon album tout blanc, les musiciens sont pris en photo : je les trouve sympa, attirants même. Il y a aussi un poster à l'intérieur (pour moi seul, pensais-je). J'ai pleuré, ri, dansé, je me suis réveillé,

endormi, j'ai chanté, j'ai joué, j'ai vécu au rythme de mon album tout blanc. On a fait du chemin ensemble... J'arrive sans dommage à 35 ans, la vie a commencé à faire son œuvre. J'ai écouté, depuis, des milliers d'heures de musique qui m'ont fait aujourd'hui tel que je suis. Je ne sais pas si le *White Album* est le meilleur Beatles, si les Beatles sont le plus grand groupe de rock, si le rock est la meilleure des musiques, si la musique est la meilleure des choses... Pourtant je tremble encore à l'écoute de John susurrant *"She's not a girl who misses much"* ou Paul hurlant *"You say it's your birthday"*. Peut-être ne serait-il même pas le disque de l'île déserte : son seul souvenir me suffira.

MARC JEANJACQUES – 69007 LYON



J'avais 15 ans. Dans un supermarché, j'avais repéré "The Jimi Hendrix Concerts", double album orné d'un portrait de Jimi. Horreur, cette galette coûtait très cher et jamais ma mère n'aurait consenti à me l'acheter. Alors, armé d'un courage insoupçonné, j'avais échangé l'étiquette du prix avec un Sardou beaucoup moins cher qui était à côté. Nous sommes passés à la caisse. La caissière n'avait pas cillé. C'était mon premier disque du gaucher de Seattle, premier d'une longue série. Puis j'ai dû vendre mes vinyles et je n'ai jamais pu retrouver ce disque en CD... Jusqu'à ce jour magique, il y a un an, où je l'ai vu sur un site d'occases. Je l'ai commandé et, quelques jours plus tard, il était là. Un des plus beaux jours de ma vie. C'est pour des moments comme ça que j'aime le rock, parce qu'il continue à me procurer des joies de môme alors que j'ai 35 ans, les mêmes que celles qu'on éprouve à 5 ans sous le sapin de Noël. Ma mère n'a su la vérité sur cette affaire que très récemment. Elle a rougi, comme une petite fille, à l'idée qu'on aurait pu se faire gauler il y a vingt ans de ça.

LAURENT MEME (e-mail)

Ce disque m'a donné l'envie de traverser les USA d'Est en Ouest, en stop. Pas les moyens à l'époque de louer une voiture. Et la première personne à nous prendre en stop, une fois arrivées en Californie, à Los Angeles, se prénommait... Jim. C'était incroyable mais vrai. La boucle était bouclée. C'est le disque de mon île déserte.

PAT "QUEEN OF THE HIGHWAY" LAMAZE (e-mail)

Il faut se remettre dans le contexte pour comprendre, je crois. Nous sommes en 1997 et Oasis = Dieu. Personne pour rivaliser. Il y a bien eu un nouveau Blur, un nouveau Supergrass et, oh cet album de Radiohead qui n'était pas mal du tout... Mais c'était de la rigolade, des amuse-gueules pour patienter. Et puis arrive ce 21 août. L'album entre les mains, je déchire le cellophane, j'insère le CD, j'appuie sur play... Là, je devrais vous dire que j'ai été déçu et vous raconter un de ces témoignages catastrophés, ceux qu'on attribue à des milliers de fans dépités. Sauf que c'était exactement ce qu'on attendait, cet album. "Be Here Now", c'est Oasis au sommet de son art, Liam qui hurle, Noel qui aligne riffs et solos meurtriers, Alan White qui tape comme un malade, Bonehead et Guigsy qui... euh, jouent sûrement quelque part sur le disque. Mais surtout c'est le dernier album d'*Oasis le groupe qui n'en a-rien à foutre*, un bordel magnifique où Bowie et Mott The Hoople croisent les Beatles, Slade ou les Who. Ça part dans tous les sens, ça multiplie les clins d'œil lourdingues (oh un avion qui passe comme dans le *White Album*, oh Noel qui hurle *"Shut up !"* à la fin de "Magic Pie" comme Bowie dans "Scary Monsters", oh les jolies trompettes à la "Penny Lane"), c'est sûrement trop long, sûrement surproduit, et bien sûr, quand on réécoute les deux premiers, là on se rend compte que, ah oui, c'était mieux avant, ah oui, il manque un "Wonderwall" ou un "Supersonic"... Mais sur le coup, qu'est-ce que c'était bon ! "All Around The World", le plus beau pétage de plomb jamais enregistré par un groupe de rock dans les années 90. Neuf minutes et trente-deux secondes de pied intégral. Et ces brûlots, "D'You Know What I Mean", "My Big Mouth", "I Hope I Think I Know", portés par un Liam divin... Bouffe ça ! C'était "Be Here Now", le meilleur album d'Oasis. Cyril Deluermoz le disait lui-même : *" 'Be Here Now' est le disque de la sacralisation."* J'espère qu'il le pense toujours. C'était en 1997, et ça n'a plus jamais été comme ça depuis.

CORNHOLIO (e-mail)

N'en déplaise aux intégristes du rock'n'roll, mon disque à moi est 100 % electro. Il s'agit tout simplement du "Rubicond" de Tangerine Dream. Quand je repense à mes parents me disant : *"Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?"* Et mon index ne pouvant s'empêcher de se diriger vers la chaîne pour augmenter le son de l'album qui, pour moi, représentait la quintessence même de ce qu'était ma vie à l'époque (il y a 20 ans) : le calme après la tempête. Cette longue montée vers les boucles répétitives était pour moi comme un orgasme sur le point de surgir de mes entrailles (c'est grave, docteur ?). Pour moi, ce groupe est mort après ça. Heureusement, d'autres ont pris la relève, tels que Boards Of Canada ou, dans un autre registre, Radiohead.

LAURENT D – 13011 MARSEILLE

Si je ne devais conserver qu'un disque, je pense que je remonterais au commencement : qu'est-ce qui m'a fait devenir rock à dix-sept ans, moi qui en ai (seulement) vingt-six aujourd'hui ? Remettons-nous dans le contexte de l'époque : Nirvana, Rage Against The Machine, les Red Hot Chili Peppers ? Eh bien non, c'est une BO et son film : "American Graffiti". Fini la déprime, je change d'époque et me réfugie dans ces 41 chansons fifties. Je découvre des précurseurs comme Bill Haley, Chuck Berry, Buddy Holly, Booker T. J'apprécie les harmonies vocales des Beach Boys et des Platters. Je me marre avec "At The Hop", "Little Darlin' ", "Get A Job" et le Big Bopper et son "Chantilly Lace". Je m'évade grâce à des groupes de doo-wop moins connus comme The Flamingos, The Del-Vikings, The Skyliners... Ainsi, ce n'est certes plus le disque que j'écoute aujourd'hui mais, par la suite, est venu tout le reste : Elvis, Cramps, Stray Cats, B-52's, et le cinéma avec "Phantom Of The Paradise", "Christine" ou "Pulp Fiction". Bref, une image idéalisée de l'Amérique fifties telle qu'elle est restée dans mes rêves, dans ceux de David Lynch et de tous ceux qui perpétuent le combat rock.

EDDY POTTIER – 69000 COMPIEGNE